

FRANCE BOISVERT

Vers Compostelle



Les heures
bleues

Vers Compostelle

DE LA MÊME AUTEURE

Romans

Les Samourailles, collection « Fiction », Hexagone, 1987

Li Tsing-tao ou le grand avoir, collection « Fiction », Hexagone, 1989

Poésie en vers

Massawippi, Hexagone, 1992

Comme un vol de gerfauts, collection « Initiale », Noroît, 1993

Poésie en prose

Les Vents de l'aube, VLB, 1997

Le Voyageur aux yeux d'onyx, collection « La Voix des poètes », Hexagone, 2003

Nouvelles

Un vernis de culture, collection « Migrations », De la Grenouillère, 2012,

(Prix des professeurs de français AQP/ANEL 2013)

Vies parallèles, collection « Réverbération », Lévesque, 2014.

France Boisvert

Vers Compostelle

Avec des photographies
prises au fil du chemin

Les heures
bleues

LES HEURES BLEUES

560, rue Mercier

Saint-Lambert (Québec)

J4P 1Z5

info@heuresbleues.com

<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)

www.dimedia.com/

ISBN 978-2-924277-26-3 (papier)

ISBN 978-2-924277-33-1 (pdf)

ISBN 978-2-924277-34-8 (epub)

DÉPÔT LÉGAL : BANQ, 2014

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© 2014, Les Heures bleues et France Boisvert

Infographie :

Jean Yves Collette

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel

info@vertigesediteur.com

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (Sodec). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la Sodec.

*Pour Marthe
à qui j'avais promis*



Prologue

EN 2007, plus de 200 000 pèlerins sont arrivés à Santiago de Compostella. Parmi eux, il y avait 1 547 Canadiens ; j'étais l'un d'eux.

Partir de chez soi, sac au dos, avec, aux pieds, des chaussures de marche, reste une décision un peu folle. De fait, l'idée de ce mouvement consistait à me désinstaller. L'entreprise, menée à terme, m'a conduite à ce constat singulier : depuis mon retour, ma vie s'est scindée en trois parties ; il y a un « avant-Compostelle », puis un lieu indéfinissable où je suis toujours, encore remuée par cette promenade dans le temps et l'espace, un mi-lieu dont j'espère émerger pour, enfin, poser mon sac en une oasis idéale que j'imagine empreinte de sérénité. On peut toujours rêver.

Ce que j'ai écrit est un long poème qui tire donc son origine d'une promesse faite en novembre 2006 à ma tante Marthe tout juste avant qu'elle ne meure. Sœur Marie-Catherine était bénédictine et elle avait ceci de particulier qu'elle fonda à Westfield, dans l'État du Vermont, aux États-Unis, rien de moins qu'un monastère, *the Monastery of the Immaculate Heart of Mary*, qui existe toujours et où elle est enterrée comme le veut la tradition.

*

Je suis partie pour plusieurs raisons dont la plus honorable reste cette promesse faite à une tante âgée et malade, mère abbesse de

surcroît, avec qui je correspondais de temps à autre. Si je n'étais pas très près d'elle sur le plan psychoaffectif, il reste qu'elle m'inspirait le respect et une certaine admiration, avouons-le. Fonder un monastère n'est pas une mince affaire. Cela dit, je ne suis pas croyante et la religion catholique me semble prodigieusement désuète depuis que j'ai l'âge de raison. Or, cette vieille moniale était la seule tante qui me restait et, sur le coup, sa mort me rappela que ma propre vie viendrait à connaître son terme, elle aussi.

Prendre conscience de la précarité de mon existence eut un effet déclencheur immédiat. Je me souviens du moment où j'ai écrit la demande de congé sabbatique auprès du cégep qui m'emploie. Au fond, la randonnée commença très exactement dans l'instant de sa possibilité. Jusque-là, faire le chemin jadis arpenté par les gentilshommes, les moines pénitents et leurs gardiens membres de l'ordre des Templiers, ces chevaliers suivant la règle de Saint-Benoît, ce n'était qu'un fantasme hérité de l'imaginaire occidental, celui puisant ses fondements dans la chrétienté médiévale, avant les grands schismes.

Je ne suis pas croyante. Je l'ai dit plus haut. Or, la foi a peu de choses à voir avec la poursuite de la voie jacobine sillonnant le midi de la France et le nord de la vieille Espagne. J'ai rencontré bien peu de gens qui marchaient pour rendre gloire à Dieu. Et si j'ai eu affaire à quelques illuminés de temps à autre, j'ai remarqué que, habituellement, ils ne se rendaient pas bien loin. Le fait de négliger leur corps au profit du salut de leur âme avait

conduit certains exaltés chez le médecin, sinon à l'hôpital dans les cas, plus graves, de tendinite, d'épuisement physique et de déshydratation, voire les trois à la fois.

Des raisons pour partir, il y en avait dix, il y en avait cent, il y en avait mille. Bref, il y en avait autant que de randonneurs traversant les hauts plateaux de la Galice. Je me souviens fort bien de cette province et des grands eucalyptus embaumant leurs subtils parfums le long des sentiers menant les marcheurs jusqu'aux collines du Monte do Gozo, étape ultime avant de passer les lourdes portes de la ville sainte peuplée de touristes venus en cars croquer du pèlerin... Compostelle postmoderne, c'est aussi la foi télérealisée en une suite de clichés mis en ligne sur les réseaux sociaux pendant que des compagnies de transport charroient à grands frais les valises de promeneurs mettant en scène leurs déambulations spirituelles.

*

J'avais donc promis à ma tante Marthe, sœur Marie-Catherine, de faire le Chemin de Compostelle, en me remémorant les célèbres vers de Dante alors en exil :

*Au milieu du chemin de notre vie
Je me retrouvai par une forêt obscure
Car la voie droite était perdue.*

À l'époque, j'étais, moi aussi, en une sorte d'exil, emmurée par la sécurité que confère une permanence d'emploi, lasse de voguer en solitaire devant de grands adolescents hypnotisés par

leur cellulaire produisant une hyperconnectivité par laquelle ils étaient toujours branchés les uns aux autres. Ils me semblaient former une néotribu imperméable aux autres. Qui étaient-ils, ces jeunes au cerveau vrillé par les nouvelles technologies qui finissaient par plomber leur jugement, altérer leur capacité de se concentrer et négliger leur mémoire ? Ce n'était pas le Nouveau Monde auquel j'aspirais, ni même celui que j'avais espéré jadis. Une génération de technocrates avaient instauré une révolution relationnelle et réduit les espaces pédagogiques en tentant de les remplacer par des encrages alphanumériques. Contre ces mises en situation tournées en jeux amusants qui divertissent sans cesse, je défendrai toujours les apprentissages qui demandent temps et efforts parce qu'ils sont faits d'exigences et de travail autrement plus formateurs et plus durables.

En 2007, j'avais 47 ans et je me demandais si j'avais perdu la Voie. Il me fallait trouver le chemin permettant d'accéder à une vérité intérieure renouvelée. Je devais activer ce corps alourdi par des années de travail à préparer des cours, produire des examens et les corriger selon les paramètres établis. Bref, j'aspirais à revivre, sinon à survivre au doute qui avait jailli au milieu de ma vie.

*

Le 15 mars 2007, j'ai entrepris une randonnée pédestre sur le GR 65 (en France, le chemin de Compostelle), pour arriver à terme, le 10 mai suivant. Partie athée, je suis revenue agnostique deux mois plus tard, brisée de fatigue et reposée de la civilisation

technique, de ses gadgets, de ses pulsars lumineux qui rayonnent toujours et partout dans le noir. Rien n'a changé, tout a changé.

Durant de longues années, je ne dirai presque rien de mon périple jusqu'en avril 2013 où, à partir d'un court texte en vers libres, j'ai écrit le long poème du parcours m'ayant fait cheminer. Comme mes prédécesseurs, j'ai voyagé à pied, sac au dos, avalant jour après jour les 1500 kilomètres reliant la France médiévale du Puy-en-Velay à la vieille Espagne de Santiago de Compostella. Ainsi va la vie, mutable, souple et infinie dans ses manifestations. Tout a changé, rien n'a changé.

Fais ce que tu voudrais avoir fait quand tu mourras.

SAINT-CHÉLY D'AUBRAC (1629)

Vers Compostelle

TU descends de l'avion,
train, bus, taxi, passerelles,
suite de décalages
des fourmis dans les jambes.

Sac au dos
la tête en fleur
du ciel plein les yeux
en quête d'horizon.

Soleil de printemps
lumière montante
fonte des neiges
appel d'air.

Tu n'en finis plus d'arriver
de naître, d'apprendre et d'expérimenter
l'école, le collège et l'université,
passant d'un continent à l'autre
pour venir te perdre
et marcher.

Sur le chemin
balisé d'étoiles
devenues sentier
jour après jour tu vas.

Villes, villages, églises et cimetières
les champs s'étirent sans fin
transformant le pays en paysage.

Voile de rosée
verdeur étale
aube de feu
le soleil se déploie
au-dessus des terres.

Tu imagines
ton trajet
sillon de craie sur l'herbe
couleurs claires
lumière fluviale
le long des eaux.

Les marcheurs sont partis
te voilà
seule

.

Sans voie
ni moi
ni foi
ni feu
ni lieu
qu'émoi.

Tu sens la peur
qui t'accompagne
elle s'insinue en toi
monte et descend
tu fermes ton manteau
enfiles tes guêtres
et passes tes gants
l'humidité des forêts
transperce.

Tu circules à l'orée des bois,
fusion de menthe et de tilleul
son souffle se liquéfie
la moiteur libère des effluves terreux
la mousse s'agrippe aux rocs.

Tu éprouves l'état d'abandon
dans la joie et la peur
de te perdre.

Tu fuis par monts et par vaux,
laissant les grands chemins
le long des cercles de brume
tu avances sans trop savoir
à l'aveugle.

Le long de rivières
bordées de saules
les pierres s'arrondissent
au loin un chant s'éteint
sous les vents feutrés
à pas de loup
tu circules
sans bruit.

Entre les arbres
tu vois passer
le fil de tes rêves
l'enfance, l'amitié, les amours
rires de la jeunesse
découvertes du corps
puissance de l'élan
baisers, braisiers, brasier.

Sur ta route
à chaque pas l'éveil
le soleil évolue tu mûris

tes pensées avancent
dans le décompte du temps
les espoirs se succèdent
le chemin vert passe à l'ocre
un vent tiède plane
dans le midi le jour
s'étire avec lenteur.

Le long d'une rivière
tu vas jusqu'à fleurir l'eau
tes mains filent sur l'onde
tu les y trempes
l'une après l'autre
pour les passer
dans tes cheveux qui perlent.

L'eau coule à même tes paumes
tu bois dans le creux de ta main.

La randonnée reprend
sous un ciel bleu acier
tu entends battre ton cœur.

Pulsations désirs
la marche te grise
tu poursuis les signes au sol
sertis dans les pierres.

Flèches coquilles étoiles
le ciel se couvre de nuages
amalgame de buées
les cieux se meuvent
l'instant de dire
il pleut.

Un éclair déchire l'espace
les nuages se gonflent
galvanisés par l'énergie
tu les vois se dilater
rouleaux gris fer tonnerres
la pluie tombe sur les champs
tu t'approches des arbres.

Sous une arche de fortune
tu attends que passe l'orage
gants et jambières détrempés
ton mal patiente
tu prends racine.

L'averse cesse
tu repars
enfin revigorée
tu bats la campagne
à coups de bâtons
tu montes dans une clairière
tu redescends et tu glisses

sur des rochers
luisants dans la glaise
les ligaments du genou
tendons tordus étirés
muscles distendus
tu tombes au sol.

Claudi
quer
modè
re
l'al
lure.

Ton arrivée à l'hôtel
dans un gîte deux étoiles
celles qui tournoient
autour de ta tête
le chant de ta plainte
la jambe luxée
à étirer traîner masser
tu ravales un à un
les élancements tortures
cachets pilules comprimés
n'importe quoi pour ne plus ressentir
la souffrance te met au supplice
la douleur te déchire.

Tu n'es plus
que ce mal
qui lacère et ondule
dans une stridence
ton corps se tend
on t'offre de la soupe
pour tant tu paies
mal tu dors
dans une nuit
sans rêve
sans trêve
qui apaise.

Vient l'aube
où tu te lèves
pour aller continuer
ton chemin à demeure
oubliée, la défaillance d'hier
te voilà rétablie, restaurée
machine recyclée
qui n'a jamais rien eu
ta randonnée une expédition
tu avales une tartine
tu chapardes une pomme
tu enfiles tes bas et tes chaussures
tu tires leurs lacets

regardant droit devant
Gros-Jean et sa suite.

Tête folle cœur flou
un élanement sourd
l'insistance à traîner de la patte
perdue sur les chemins
emportée par le désir d'aller
dopée à force d'avalier les analgésiques
hier encore tu geignais alitée
tu te tordais en pleurs
tu as déjà oublié à quoi bon
tu allais, penchée sur tes bâtons
alors tu as une vision.
La montagne approche.

Séjour des dieux et des démons,
futaies, nuages, oiseaux,
abysses et promontoires,
des enfers rugissent.

L'escalade exige tellement
en t'élevant
elle se révèle
paradoxe en mouvement
où vie et mort cohabitent
dans la montée

tu traînes et livres
ta bataille aux vents
dans les cris d'orfraies.

L'élan ne suffit pas
la force seule traîne
un corps vide
ton spectre
alourdi par le sac qui ploie
sur ton dos s'écrase
le strict nécessaire.

Tu enjambes les pierres
pour avancer avec peine
en poussant derrière sur tes bâtons
tu arpentés des pistes détremées
au hasard des possibles
la traversée des sentiers boueux
irrigués par des ruisseaux débordants
dans la forêt verte
des pas perdus.

Il pleuviote sans fin
la journée passe et te jette
en un tel état
tu étouffés dans l'humidité
portée par les regrets

l'aller du retour
à la case départ
cet arrachement inaugural
avant de poursuivre
encore t'accrocher
aux parois mauves
des coulisses argentées
le long des strates
des marbrures moussues
la montagne.

Il y en a d'autres
plus loin tu l'as vu
dans les livres
sur une carte l'itinéraire
ses dénivellations
ses cimes
ses pentes
mille sentiers tourmentés
se joignent pour s'y fondre
chacune impose ses inclinaisons
du bas à la cime
quand le passage surgit
tu l'oublies.

Monticule dôme piton
le relief est abrupt

quel que soit le chemin
tu vas tu te portes
en avant
la montagne résiste
il faut ajuster
l'angle d'approche
calibrer les gestes
mesurer la résistance
ton attaque.

Le monstre déploie sa puissance
au rythme de ses déclivités
plus loin il se découvre
apathique et froid
tu arrives au-delà
toutes tes espérances
portées au sommet.

L'horizon s'offre aux galaxies
cieux noirs et vaporeux
royaume des furies fuligineuses
des vautours tournoient
mille oiseaux de proie
et toi seule le domines
à mesurer le parcours
disparu
droit devant

l'inédit
le vierge.

Les marcheurs s'arrêtent
vont et viennent autour de toi
tu captes non loin
le murmure de leurs voix
chanson humaine.

Tu continues.

L'expérience facilite
une réserve naturelle
la durée varie
pour arpenter les pinacles
il faut cheminer
les versants s'étalent
à perte de vue
et tu descends
des jours entiers.

Passer d'un pays à l'autre
à la dérive
aux confins des frontières
dans le mirage des heures
le teint rosit
corps raffermi

muscles saillants
ta quête se disloque.

Au cours de l'escalade
sur le toit du monde
le transport des perceptions
tu cherches où aller
à la remorque des avis
la recension des repères
un guide qui mènerait
au tout des sommets
marqués de balises enchâssées
dans la pierre éternelle
la neige des cimes cache
les signes humains
et l'hiver cède lentement
au territoire du connu
où cheminent tes aînés.

Hier au départ
on ne distinguait ni ciel ni terre
glaciale, la mort menaçait
dans la tourmente
au milieu de la route
d'autres sont venus
arpenter un chemin viable.

Depuis rien n'a changé
ni la dureté des rocs
ni la fluidité des éléments
que l'endurcissement factice
des heures à résister
pour apprendre à peiner
tout a changé
dans le mirage
la culmination.

Les yeux embués
tu explores la perte
éblouie par une fiction
l'accomplissement de soi
sur des sommets aménagés
ces champs de nuages élyséens
parcourus d'inscriptions fugaces
avec lesquelles tu échanges
en un langage toujours
approximatif.

Tu devines
tu ne sais plus
en passant les doigts
dans tes cheveux
ta tignasse se rebelle
indomptables Érinyes

qui s'arrêtent
devant une statue
dont le sens t'échappe
tu t'égares.

Au loin, les moines sonnent
le tocsin ou le glas
leur prieuré brille
dans les embruns
village où s'ébrouent les bêtes
revenues des pâturages
société d'humains
troc coût de la vie
l'échange les actes le don
la voix de l'officiant
liturgie du pain et du vin
la fatigue te rompt
métaphore comme aporie
toujours prête à porter.

Tu pars
tu manges
tu dors
voilà ta vie
à monter, démonter et remonter
jour après jour
sous le soleil



même quand il pleut
qu'il grêle
qu'il neige
voilà la vie
avancer.

Au fur et à mesure que tu vas
la brume voile l'horizon
des randonneurs sonnent aux portes
demandent asile cherchent à gîter
pour se laver manger dormir
ils frappent inlassables
aux portes de l'épuisement.

Un lit attend là-bas
tu te restaures et tu bois
tu ris machinalement
avec ceux que tu côtoies
faune fabuleuse
de jamais vus
purs inconnus
automates civilisés que tu salues
avant d'aller dormir
comme une brute
sans rien écrire dans le carnet
exténuée.

À l'aube, tu rêves
la nuit a dessillé tes yeux
tu les vois ils sont là
multiples, divers, colorés
encombrés de langages
comme autant de visions.

Marcheurs à la petite semaine
pèlerins du dimanche
gitanes au teint mordoré
cheveux ébouriffés, coiffés, dressés
tziganes chapeautés d'un feutre
chaudronniers et dompteurs d'ours
cintrés dans une veste à franges
ils te croisent sans te voir
préoccupés ils organisent le voyage
accablés de sempiternelles prophéties
ils feignent d'aller dans la joie
musique continuelle
mollets tendus nonchalants
impassible, tu les regardes
tirer les rênes des mules
effaçant toutes les traces.

Tu rencontres des gens
une grande oiselle chantonne
deux compères aux regards noirs

un quatuor spartiate armé de pics
là-bas, un shaman d'Amérique
à qui une Hollandaise décrit la voie
ils vont pêle-mêlés
encore un pas puis deux
et l'autre hésitant
à force de religions
celle du livre ou qui délivre
quand se présente un drôle.

Après tout ce temps
en solitaire
marcher avec lui
l'ivresse la joie
vin d'honneur et dîners fins
rires et chansons
une vraie fête !

Au milieu
de ta vie
il va
seul avec toi
les yeux rivés
à l'écran.

Lumière du portable
appeau électronique

le boursicotier veille
le trafic de ses actes
des actions.

Le bavard raconte
ses placements fluctuent
il triture un microclavier
son sac de forfanteries
il paie ses dividendes
entretient le banquier
narration du lucratif
le cours de ses titres
qui monte et qui descend
pour que le fardeau
croisse.

Roué d'habitudes
grand seigneur
il se plaît
à geindre
et à gésir
loin de sévir
quand tu le pousses
il rit.

Volubile automate
à batteries rechargeable

il avance en causant
tenant et aboutissant
à la main il télécommande
sa panoplie de serviteurs
qu'il s'ingénie
jour après jour
à dominer
dans la distance.

Comprimé dans l'étui de peau
riche et désœuvré
capable à lui seul
de produire
autant de vent
accroché aux tourbillons
vrai vertige mondain
sans âge et sans regret
et toi riieuse
tu fermes les yeux.

Il t'amuse en musant
sa chanson à la mode
joli cœur soupe au lait
il théâtralise ses émois
nourris de porosité
il ponctue ses soupirs.

Parfois, il jette un œil
le doute s'immisce
l'inquiétude stresse
pulsations du curseur
où l'écran clignote
maison téléphone *wifi*
baladodiffusion.

Il te fatigue
bientôt ses rêves
performance des idées
quête de pouvoir
que tu laisses
te passer
par-dessus la tête
d'un pas
de deux.

Enfin seule
lui, dans l'écho,
et toi sonnée
tu le réverbères
cherchant le silence
que la paix déploie
musique soyeuse
le retour à soi
être au monde.

En sa présence
la transe de l'élection
mythologie du sentiment
vos pas qui s'entrecroisaient
au péril de l'éphémère
l'éternelle inconstance.

Ta marche rapide
déploie sa foulée
énergie, progrès
galbe et gabarit
l'autre t'envoie
une série de signaux
messages textos
courriels photos
suite d'appels
en vain
silence
radio.

Sans le retenir
tu franchis délestée
ton chemin allégée
tu vas pleine lumière
il change de voie
là où les chemins
mènent.

La route tourne
un ancien site apparaît
tel un rêve qui fuit
la chimère émerge
au cœur d'un monticule
où une colonne monte la garde.

Aux premières loges
un millier de pierres noires, grises et blanches
chargées d'intentions magies maléfices
lancés les uns après les autres
murmure d'imprécations
à tes pieds
par autant
de voyageurs
au fil des siècles.

Tu contemples
l'accumulation minérale
emmêlée de petits riens
menu fretin paré de breloques
babioles aux couleurs surannées
enserrées d'une prière
inscription chanson imprécation
ex-libris divers
à lire et en délire
requêtes de vœux pieux

missives cachetées
litanies défraîchies
au pilier central.

Tu jettes ta pierre
traînée depuis le départ
au fond du sac
déballé et remballé
mille fois toujours
avec la pierre au fond
gardée comme un gage
repris au mont-de-piété
l'usure sans pitié
élan geste
tu la jettes
invoquant les injustices
miroirs aux alouettes
le silence rugit.

Axe de la plainte
dressée vers le ciel
pilier dont le bois s'effiloche
couronnée d'une croix de fer
ta jérémiade tombe parmi les autres
altérant le chant adressé aux dieux
puissances de pacotille
inventées pour assouvir
la quête de sens.

Au cœur d'un amas de breloques
les invocations révèlent
la persistance de l'obsession
la routine durable
ta configuration
sa vanité.

Le climat change
un à un sur ton front des flocons
au printemps la neige
blanchit les ornières
où tes pas laissent leurs traces
la futilité distrait
au-delà.

Tu poursuis ta marche
au cœur des éléments
tu cherches sans repos
l'ardeur nourrit ta course
dans la descente
loin des suppliques
tu vas où bon te semble
et tu te crois
libérée.

En croisant les baraquements
les roulottes des nomades

les campements errants
chalets de toiles accrochés
aux parois des grottes
amas de roches pour troglodytes
évoluant en contrevent
dans les gîtes de pierres
tu entends leur musique.

Tu entres chez l'étranger
tes mains au-dessus du brasero
la légende vivante du feu
café chaud coupé d'alcool
à l'intérieur de l'ancre
le foyer d'un hôte
la chaleur du cœur.

Musique mise en scène
des danseurs tanguent
violon guitare et tambourin
l'héritage le diable au corps
tu frottes tes mains de pommade
la gitane te regarde faire
puis elle s'approche
tu offres ta paume à lire
la vie comme un livre ouvert
au mauvais œil.

Son regard te perce
tu reprends ton âme
et tu fuis
maudissant la sorcière
dehors l'hiver poudroie
tu entres dans la tempête
tu accélères ta course folle
dans la tourmente
les neiges se lovent sur toi
à force de rafales
tu cours tu cours emportée
tu tombes et tu te relèves
mille fois
propulsée.

Tu fais escale
une halte routière
on t'offre un lit
au chaud la nuit
sans lune
le matelas creuse
telle une dune qui protège
enroulée dans ton couchage
tu regrettes et t'en repens
dans les jours qui suivent
tu n'y penses plus

rompue à la marche qui essore
la rationalité de la dépense.

Un matin, tu te présentes
un lettré fonctionnaire t'invite
crâne rasé esprit vif
vous prenez le thé parfumé
au cœur de nulle part
le mandarin peint des signes
chinois il désapprend l'Occident
les idéogrammes s'alignent à l'envers
de bas en haut, il couvre
des murs qui parlent
calligraphie ses poèmes
de sang d'encre.

La permanence de l'idée
plus durable que le métal
plie le monde à son image
et à sa ressemblance.

L'idée est si puissante
elle écrase.

L'aspect répétitif du quotidien
produit une existence qui va
de soi.

Les perceptions du vivant circulent
un foisonnement dans l'éphémère
alors qu'au faite de l'agitation
les sociétés se désarticulent
meublées de vide.

Des forces neuves se délient
tu pressens une réalisation
le présage inventé rêvé
tel un diagnostic controuvé
dialogue sans fin
tu es une Autre
détachée tu ris
une autre montagne s'élève
dans un soleil éblouissant
le paysage se découpe sur du ciel
la poussée vers le haut.

Tu pars
ta foulée s'agrandit
tu carbures à l'unité
le cœur bat plus léger
l'air des hauteurs pince
mais la douleur te déchire
de pied en cap
intacte.



Atterrement familial
depuis le chemin escarpé
qui plonge
dans les ravins
où chacun survit
le temps d'enterrer
ce qu'il faut taire
il faut le faire
tu attends tu esprès
que le mal se calme.

Tu vas pensionner en haut
dans une auberge espagnole
où logent des familles
reconstituées comme le jus
veuves éplorées amants balafrés
chaque enfant trimballe sa valise
où on a empaqueté sa vie
des trafiquants falsifient les papiers
pour troquer leur camelote
à prix d'or en secret
dans le silence
chiens de faïence.

La montagne reste
un lieu de passage de passades
une énième vague à gravir

tu te reposes
délestée de pensées
voix estompées dissoutes néantisées
le temps de la démarche
où tu n'as rien ourdi
de peur d'avoir l'air
de passer pour
toi qui n'es plus.

Tu guéris et reprends la route
pour aller tu t'accroches
tu veux grimper le long
des parois falaises de calcaire
rocs fendus en escaliers
tu goûtes
à force de volonté
les délices du vertige.

Pousser vers
le haut escalader
les yeux ouverts
concentrée de l'intérieur
dans le silence
du dehors
la terre si dense
et ta vie
au-dedans.

Sur une route
le vent se lève
il assèche le miroir
des flaques d'eau
où tu as vu
ta vie passer.

Dans une forteresse
au-delà de la cordillère
tu aspires au trésor perdu
pour t'en saisir
empire de l'ineffable
des oubliés plus loin
dans une crypte
la beauté du vivant
aux premières notes
tu retrouves la musique
les volutes de ton âme.

À la croisée des chemins
les vents orchestrent leurs souffles
souvenirs de fugues passées
l'amplitude des chants
les voix déportent la trajectoire
compagnonnage de fortune
périple des mouvements
seule si seule
et multiple à la fois.

Le cœur en offrande
tu poursuis ta quête
pour cueillir le mai
les bourgeons de muguet
soupçon de parfum.

Au matin de l'excursion
déjà le crépuscule s'annonce
tu vas te perdre à nouveau
dans un calendrier inconnu.

Châteaux églises et ponceaux
sentiers brodés de ronces
impassible luxuriance
celle du temps qui passe
le soleil qui attend
dans les ruines du jour
il te met en joue
et sans viser
il ajuste sa mire
aux visages luisants
sans bruit il fond
sur toi au hasard
son rayon passe
la lumière saisit ton âme
pour la transfigurer.

La trace des fées
venues du fond des âges
les cimetières jouxtent des villas
les croix celtiques
les cercles de récolte
tu peines à comprendre
la fièvre altère tes perceptions
tu accèdes à d'autres dimensions
l'entrelacement des mondes oubliés.

Percés d'étoiles
les ciels anciens s'ouvrent
l'après-midi passe
mollement le temps se dilue
tu vois un oiseau planer
dans ton vol à pied.

Au soir, tu bois l'eau de pluie
or, ta peau pèle, picote, rousselle,
ton épiderme s'échiffe
lambeaux cloques tumescences
tu mues
les corbeaux croassent
des gens s'arrêtent sur ton passage
comme si tu entras en scène
mutante
d'autres t'offrent des soins

pour l'image qui se désagrège
onguents, crèmes et capsules d'aloès
le travail d'apparat tourne
à la parade
tu bats en retraite.

Tu te réfugies
dans la douceur
l'ombre des grandes chaleurs
quand le temps serpente avec lenteur
à ton tour de te rédupliquer
la transhumance rythme
ton avance avec
pour tout salut
le poids de ta propre vie.

Je t'ai vue
cachée sous le feuillage
reposant les yeux clos
le feuillage protège
des amours insolentes
venues du fond des âges
l'arborescence libère sa science
ta métamorphose s'achève
d'ores et déjà.

Tu prends la mesure
le chemin parcouru
dans ton carnet tu notes
l'inventaire des distances
tableaux graphiques indications
des calculs précis en main
lever du jour midi crépuscule
tu connais le début de la fin
son jour son heure
ton compte est bon.

Exacerbée par la chaleur
la certitude ne délivre pas
la fatigue des kilomètres
sur ta peau parcheminées
les empreintes s'estompent
mémoires de papyrus où s'échelonne
la trajectoire qui propulse.

Peau neuve
visage doré
à vue d'œil
il reste du temps
pour atteindre
la destination.

Tu aspires au sommeil
sous les étoiles de cieux
d'une autre voie lactée
tu as moins de route à faire
à force de la parcourir
tu t'es approchée
du terme.

Chaque pas de plus
en fait un de moins
dans les champs
qui poussent.

Les jours marchent
pour arriver
à leur perte
la nuit venue.

La fin du jour s'estompe
ton visage en feu
de tout le soleil
et ce froid qui monte.

Tu vas de plus en plus vite
quand la noirceur descend
le matin tout de suite
après ton départ

tu éprouves
un arrachement.

Tu es partie avec une carte
au fond de ta veste
le territoire des souvenirs
mémento de procédures
l'épuisement le froid la faim
nourriture de l'oubli
la vie d'avant
où tu allais
à la fois si près et si loin
avec la mort
en face.

Le matin
un gamin joue
dehors
dans une cour
maison de l'enfance
pleine et solaire
et dans l'ombre
tu cherches encore
où passer
le long des villages
qui bougent.

Chaque moment fluctue
tu t'ajustes aux paysages
pour perpétuer ta mémoire
un sillon dans la vallée
l'esquisse du temps
tu évites d'aller
à vif
tu n'écris plus
tu crayonnes.

Tes pas s'imbriquent
dans les traces antérieures
le sol s'étale à l'horizon
le rythme des pérégrinations
module tes actes
marcher est libérateur
du regard acquis
des années d'apprentissage
l'adhésion au contexte.

Tu vas comme tu es
démolie rapiécée bringuebalante
l'esprit hanté de tribus
attachées à chacun de tes membres
peuples criards et tatoués
à l'emporte-pièce
en liesse

de guerre lasse
la mort rabat-joie
plantée devant toi
grimace derrière.

Une chouette ulule
sur les cimes enneigées
harpie des glaces
invisible tu repars
pour mettre un à un
chacun de tes pas
dans ceux des autres
où tu ne mourras pas.

Tu marches
déjà moins seule
avec les anciens
évoluant au loin
des pèlerins avancent
depuis la nuit des temps
tu progresses au risque
de prendre
tes distances.

Forêts de feuillus nidifiées
landes et vallons meublés de villages
chacun abrite une communauté

de morts et de vivants entrelacés
vieillards hommes femmes et enfants
familles de paille et de chaume
gênes joints désir de survivance
construite par la force des choses
les passions et leurs chimères.

Tu traverses un dernier cimetière
où la nature reverdit les pierres
le lierre enserre de grands chênes
reliés les uns aux autres
par les racines.

Le long des chemins
hors du temps
courant par monts
et par vaux
tu vas
sac au dos.

Le monde est multiple
devenue plusieurs
tu n'es déjà plus des leurs.

Dans ta fuite,
tu t'échappes

le poids du jour fluctue
tu sens sa fraîcheur.

Tu cherches
à trancher
or tu te
retranches.

On t'attend
à la croisée des chemins.

Le soir tombe
te revoilà.

Tu approches enfin
aux portes d'un fief
claquée de fatigue
vidée comme personne
ce bonheur indicible.

La joie d'arriver.

Au terme du voyage
tu ris tu pleures
hilare et fourbue
la peau ambrée de grand air
les vêtements râpés trempés séchés

décalée si loin de tes repères
cette lumière
plein les yeux.

Je suis revenue au monde
sans en comprendre
l'usage.



Épilogue

QUAND on revient de loin, après avoir autant marché, la première chose qui nous saisit, quand on s'arrête, ce sont les bruits de la ville où l'on échoit dans le petit matin. En avançant vers le bourg médiéval, pour passer sous la Porta do Camino, on arpente un chemin fait de pavés passant du *plazza* à l'autre, le long du Mosterio de San Pio de Antealtares. Il s'agit de suivre les coquillages au sol alternant avec des flèches peintes sur les bâtiments et menant le randonneur à la Praza do Obradoiro, voisin d'un énorme hôtel, l'Hostal dos Reis Catolicos.

Je me souviens très bien de mon arrivée à Saint-Jacques-de-Compostelle, avec Dietrich, un luthérien d'origine bavaroise qui venait de prendre sa retraite. Il s'était plu à marcher parmi les catholiques dont il tournait en ridicule les églises farcies d'éléments ostentatoires, ces extravagances dénoncées lors de la Réforme, au XVI^e siècle. Il y a des querelles qui durent sans fin, me dis-je alors, en soupirant de lassitude. Dietrich avait lu dans un ouvrage publié à Munich que les premiers pèlerins arrivés à la vieille cathédrale pouvaient déjeuner gratuitement dans le richissime parador attenant. Et, par curiosité, je l'avais suivi dans ses rêves gourmands. Or, un malin pèlerin, cycliste d'origine néerlandaise, nous coiffa au fil d'arrivée, sur le seuil ! Ah ! Le cirque que fit Dietrich au portier pour réclamer « notre »

droit à recevoir gracieusement notre pitance ! Ah ! Parce que lui et moi formions un couple maintenant ! Jusque-là, nous avions simplement marché ensemble, de temps à autre. Chassez le culturel, il revient au petit trot !

C'est aussi ça, faire Compostelle. On marche quelque kilomètres avec l'un ou avec l'autre pour ensuite réintégrer sa coquille, fourbu, le soir venu, dans un gîte où l'on se douche après avoir avalé un plat de pâtes sauce tomates. J'ignorais son don de comédien, de plaideur et de bonimenteur de premier ordre. De fait, je ne le connaissais pas du tout. Il m'avait dit avoir fait de l'import-export. Dietrich était un marchand, pensai-je. Hé bien, ce n'était pas exactement ça puisqu'il était vendeur, ce qui est une autre histoire. Par ailleurs, il aurait pu être Autrichien, Alsacien ou Suisse. À l'époque du règne du pape Benoît XVI, les germanophones n'étaient pas rares sur le chemin... Quoi qu'il en soit, une fois entrés par la porte de service, nous, le triumvirat d'élégants guenilloux, eûmes droit à un déjeuner offert par un serveur pressé dans une petite salle prévue à cet effet. Situé derrière les cuisines, le lieu propret marqua notre retour à la civilisation. On avait dressé la table : nappe empesée de poix, couverts étincelants, une serviette pour chacun, des tasses de porcelaine blanche et d'excellents *churros con chocolate*, sorte de beignets au sucre qu'on trempe dans du chocolat épais. Il y avait aussi des petits pains encore chauds et autres gâteries que je trempai goulûment dans un délicieux café. Mon cerveau allumé par la stimulation des papilles gustatives libéra des millions

d'endorphines. Je me souvins alors que la civilisation avait quelque chose de bon, fût-ce un déjeuner dans un cinq-étoiles ! Tout m'apparaissait sous un jour merveilleux. Après, enivrés de sucre, de gras et de caféine, nous montâmes à la cathédrale, bras dessus bras dessous, prendre chacun une photo de l'autre devant les vieilles pierres de l'immense façade de la cathédrale de Saint Jacques. Et, une fois à l'intérieur, assis chacun sur son banc de bois lissé par les siècles de prière, hypnotisés par la musique des grandes orgues, nous y avons passé la journée, à pleurer, renifler, nous moucher, une journée, à revoir d'autres randonneurs enfin arrivés, à leur faire l'accolade des derniers instants, ceux-là mêmes que nous ne connaissions pas d'hier et que nous allions quitter à jamais !

*

J'ai continué mon voyage en prenant le train de nuit pour me rendre à Madrid où mon conjoint d'alors était venu me rejoindre. Il était loin de se douter de ce que j'avais vécu. Et j'étais bien incapable de lui en parler. Alors, nous avons passé quelques jours à visiter les grands musées, tous plus éblouissants les uns que les autres : le Prado, le Reina Sofia, le Thyssen-Bornemisza. Je ne parlais pas beaucoup. Le choc de la civilisation retrouvée m'ébranlait. En sillonnant les rues, je n'avais d'yeux que pour les errants qui avaient pris racine au cœur de Madrid où, encore de nos jours, on peut assister à des corridas. Nous avons ensuite visité Séville, sa cathédrale extraordinaire où loge toujours le

tombeau de Christophe Colomb ; jadis, elle a annexé un ancien minaret maure, la Giralda. Les querelles religieuses laissent des traces, dont celles de la Reconquista. Nous avons vu la Romeria del Rocio où toute l'Andalousie défile à pied, à cheval ou en calèche en costume d'apparat. Enfin, nous avons séjourné à Barcelone où j'ai découvert les constructions éblouissantes de l'architecte Gaudi, les vieux *barrios*, La Rambla.

C'est au retour, dans le métro madrilène, que je me suis fait faire les poches par trois Roms, alors que nous partions à l'aéroport prendre notre avion pour Montréal. Je ne me suis aperçue de rien et, ma foi, je m'en moquais un peu. Sur le coup, j'admirais ces *pickpockets* qui avaient eu le culot de me détrousser. Je trouvais qu'ils avaient développé un savoir-faire de virtuose dans le domaine. Finalement, après que je me sois aperçue du vol dans le wagon qui filait à toute allure, je me suis demandée si je devais faire une scène ou pas, histoire de reprendre ce qui m'appartenait. La propriété privée relevait de la vie en société après tout. Mon conjoint n'avait rien vu. Dans le véhicule collectif, chacun vaquait à ses petites affaires, en solitaire. Le cerveau en feu, je pesais le pour et le contre de la vie en société. Enfin, je me décidai à faire une scène terrible, par principe. Alors, j'ai hurlé « Au voleur ! » et réclamé mon porte-monnaie en anglais, en français, en espagnol, en mélangeant les trois langues et en pointant les trois drôles, ces détrousseurs qui n'en demandaient pas tant. Un voyageur a sourcillé, cellulaire à la main ; d'autres se sont approchés pour enguirlander les voleurs à la tire. Les trois (dont une femme

enceinte) levaient les épaules en disant que j'inventais, qu'ils ne comprenaient pas ce que j'avais à crier...

En arrivant à la station suivante, dès que les portes de notre wagon s'ouvrirent, trois policiers en faction vinrent nous cueillir. Par mon boucan, j'avais causé du désordre public. Les agents nous sommèrent de sortir pour nous questionner. Le chef du trio de voleurs à la tire sortit mon porte-monnaie d'une veste qu'il avait roulé en boule et le lança théâtralement sur la voie électrique ! Puis, après qu'un métro soit passé dessus pendant qu'il s'expliquait avec les policiers, en deux sauts de chat, il alla le reprendre sans s'électrocuter ! Un des policiers l'ouvrit : il y vit ma photo et mes coordonnées de Canadienne. Mes cartes de crédit et quelques euros y étaient toujours. Il me tendit mon porte-monnaie en me sommant de partir. Nous quittâmes les lieux sans demander notre reste et nous continuâmes notre route par le métro suivant pour arriver pile à l'aéroport, passer les comptoirs d'enregistrement et filer à l'aérogare pour l'embarquement. Huit heures plus tard, nous étions à Montréal, encore hébétés, à nous demander ce qui s'était passé.

*

J'ai pris deux mois pour remettre mes choses en ordre et soigner un mal lancinant et pénible au pied qu'on appelle l'épine de Lenoir. Après une visite chez l'orthopédiste, j'ai dû porter des semelles spéciales quelque temps. Et puis, j'ai recommencé à

enseigner comme avant. Comme si de rien n'était. Mais tout le métier était à réapprendre. En poésie, j'emmêlais les strophes et les vers, les huitains et les octosyllabiques, rimes léonines et alexandrins, je ne savais plus rien. En littérature, je privilégiais la période médiévale, sa littérature courtoise et ses romans de chevalerie à tout le reste qui m'apparaissait vain. Les romans modernes aux personnages insignifiants semblaient empreints d'une vanité ourlée de mièvrerie. Je m'ennuyais comme toujours, comme jamais. J'entrais en classe machinalement et je voyais les jeunes cramponnés à leur bidule électronique. Chaque début des cours était inauguré par une prière : je leur demandais de se débrancher jusqu'à la pause. Le Québec m'apparaissait comme une société du divertissement où les jeunes vivaient en vase clos, en un monde de jeux vidéos où tout n'était que clic!, bling! et autres sonneries électroniques. Rêveries. Le grand poète Pedro Calderon de la Barca avait raison : *la vida es sueño*. Oui, la vie est un songe dont on finit un jour par s'éveiller. Trop tard. Je cherchais comment cultiver l'éveil.

Comme la plupart des randonneurs ayant séjourné plus d'un mois sur le chemin, je ne comprenais plus quelle était l'utilité de cette société de consommation et quel était le sens de ce culte de l'achat sur l'autel duquel les consommateurs sacrifiaient toute leur paie, semaine après semaine. L'argent m'apparaissait telle une chimère évanescence qui va, qui vient et pour laquelle on est prêt à tout quand on a faim. J'ai mis du temps avant de me décider à entrer dans un magasin de vêtements, du temps encore

pour suivre l'actualité dans les journaux, la radio et la télévision et encore plus de temps pour écrire ces lignes. Le grand air m'avait visiblement transformée. Le monde actuel m'était devenu étranger. Je devenais de plus en plus solitaire. Bref, je m'ensauvageais chaque jour davantage.

Un jour, j'entrai en classe et au lieu de parler dissertation, analyse littéraire et figures de style, je décidai de présenter à mes élèves les photos que j'avais prises sur le chemin. Du jour au lendemain, l'atmosphère changea. Leur perception du professeur que j'étais se transforma et je sentis qu'ils m'octroyaient une profondeur que je n'avais jamais perçue ni conçue à mon propre sujet. Naturellement, ils se mirent à m'appeler « madame » et, comme de raison, cela me donna un terrible coup de vieux. Qu'importe. Cette tranche de vie que j'avais mise sur table constituait une expérience directe qui valait plus que tous les SMS, les courriels et les *pokes* échangés entre eux.

De fait, cette longue marche avait sans doute réussi à m'unifier à nouveau. Je compris alors ce qui s'était probablement passé en moi. Mon regard s'était creusé au fil des kilomètres, et les connaissances amassées au fil de mes études s'étaient décantées pour que l'oubli se les dispute à la mémoire. J'ai vu s'effacer peu à peu tout ce qui me faisait déchanter : les fats, les pimbêches, les m'as-tu-vu, les emberlificoteurs, les pavanants au bras desquels allaient les pavanées, les princesses du vaste royaume du toc, du chic, du stock soldé en vrac, tout à trac. J'avais enfin élagué une galerie de gênants, de poussifs, de bellâtres et

autres insupportables radoteurs à l'ego hypertrophié auxquels s'ajoutaient les marcheurs de mauvais poils, les simulatrices et les sportifs à l'œil goguenard. J'avais fini par les semer.

*

Un beau matin, la constellation de mauvais souvenirs céda le pas à la formation d'une galaxie réorganisée par le chemin où je m'étais tu tous ces mois. L'obligation de parler pour gagner ma vie exigeait un effort constant de ma part pour m'extérioriser. Je me séparai de mon conjoint et partis vivre seule dans un petit meublé niché dans les arbres, loin des grandes artères trépidantes de Montréal. Je repensai à ma tante Marthe qui avait été moniale la plus grande partie de sa vie. Je compris enfin que le vœu de silence en était un de densité intérieure et qu'il n'y avait d'autre voie que celle du périssable.

À défaut de me perdre dans l'Ouvert, j'établis de nouveaux repères pour transmettre la tradition littéraire aux jeunes, éblouis par les écrans cathodiques. Je continuai à leur montrer à écrire et à lire pour apprécier la langue française et accéder aux mondes symboliques. J'étais en train de devenir une sorte de moniale dans la cité. Ne me restait plus qu'à retrouver le chemin de l'encre sur la page blanche pour recommencer à écrire l'essentiel, ce qui reste une fois qu'on a tout oublié. Au fond, ce qui demeure reste sacré.

Table des matières

PROLOGUE	II
VERS COMPOSTELLE	19
ÉPILOGUE	69

